

**« Tout penseur digne de ce nom ou toute personne qui cherche à en devenir un doit accepter d'être, sur un versant de son existence, un "outlaw" »**

**Entretien avec Patrice Bollon réalisé par Mihaela-Gențiana Stănișor**

Journaliste spécialisé dans la critique musicale et littéraire, les portraits de personnalités ou de villes et les articles dits de "tendance", Patrice BOLLON a travaillé pour *Libération*, *Le Monde*, *Paris-Match*, *L'Express*, etc., avant de diriger la section "Culture" de *Globe-Hebdo*. Après avoir collaboré au *Figaro-Littéraire* et à *Marianne*, il travaille aujourd'hui principalement pour *Le Magazine Littéraire* et *Philosophie-Magazine*. Écrivain, il est l'auteur d'un essai sur le dandysme, *Morale du masque*, paru en 1990 et traduit en trois langues, du *Précis d'extravagance* (1995), de *Cioran, l'hérétique* (1997), traduit en allemand et en japonais, d'une réflexion sur le conformisme, *Esprit d'époque* (2002), du *Manuel du contemporain* (2007), ainsi que d'un livre sur *Pigalle, le roman noir de Paris* (2004) et d'un pamphlet politique, paru en début d'année 2009, *Kapital Kontrol : Les nouvelles servitudes volontaires*.

**Mihaela-Gențiana Stănișor:** Quel est, selon vous, le rôle de la philosophie aujourd'hui ?

**Patrice Bollon:** Faut-il parler du rôle ou des rôles, au pluriel, de la philosophie ? Et que mettre dans celle-ci ? Doit-on y inclure ce qu'on appelle les « sciences sociales » ? Pour moi, c'est une sorte d'évidence. Comment une réflexion philosophique sérieuse, épistémologique, politique, métaphysique ou même existentielle, pourrait-elle se passer des apports de la psychanalyse, de l'ethnologie (Lévi-Strauss, Clastres, Descola), de la linguistique (Benveniste), de l'histoire (Braudel, Wallerstein), etc. ? Celui qui a le mieux compris et mis en pratique cela au XXe siècle, c'est Michel Foucault, et c'est ce qui fait son actualité : que nous le voulions ou non, nous vivons dans une société postmoderne, et nous avons besoin, pour l'approcher, de modes de pensée postmodernes, au croisement de nombreuses disciplines. Pour répondre cependant plus spécifiquement à votre question, je dirai d'abord que je ne mésestime pas le rôle « thérapeutique » - d'« aide à la vie », à une vie « meilleure » - de la philosophie, dont Cioran faisait grand cas,

tout en doutant ironiquement de son efficacité... Depuis une vingtaine d'années, en France, ce rôle a été remis sur le devant de la scène - de façon légitime, puisque ce tournant faisait suite à une période où l'on avait oublié la dimension de « sagesse » de la philosophie. À l'exception de certains cas - je pense, par exemple, à Pierre Hadot -, ce rôle a été toutefois conçu hors de tout examen critique des principaux philosophèmes historiques. En est résultée une combinatoire répétitive et stérile de formes traditionnelles de questionnement elles-mêmes jamais questionnées - ce que j'ai appelé, dans le *Manuel du Contemporain*, les « mantras » de la philosophie occidentale. Comme des formules cabalistiques qu'on répète sans fin et sans jamais les dépasser. Il s'agit là d'une vision héritée, scolaire et figée de la philosophie, à laquelle j'opposerai une vision ouverte, dynamique et critique : la philosophie, pour moi, est toujours plus ou moins *une philosophie de la philosophie*. Elle doit mettre en question nos évidences, nos raisonnements réflexes, les postulats implicites de notre vision des choses : ce que j'ai appelé, dans un autre livre, nos « allant de soi ». Elle doit dérouter nos manières apprises de voir les choses, afin de « rouvrir » sans cesse le monde, qui, sans cesse, tend à se refermer sur lui. Cette tâche est d'autant plus impérative aujourd'hui que ce que nous nommons « la Crise » ne résulte pas tant (ou seulement) de désordres économiques que d'impasses politiques, morales et intellectuelles. Elle est le symptôme d'un changement de monde ; et la philosophie doit éclairer ce changement, en analyser les raisons et tracer, à partir d'elles, des voies d'évolution possibles. Et bien de ces voies exigent de renouveler notre approche des choses, car notre système de pensée hérité ne peut en rendre compte. C'est ce qui explique, à l'opposé, ces éternels débats qui macèrent dans d'éternelles oppositions, comme celui du « multiculturalisme » ou du « relativisme démocratique » ou « culturel », lié à l'identité des cultures différentes des nôtres. La philosophie a donc, selon moi, pour tâche actuelle majeure de nous aider à sortir de ces impasses, afin de nous permettre de mieux comprendre notre monde et de mieux nous repérer en lui. En un sens, on en revient ici à sa fonction thérapeutique, mais de façon élargie : la philosophie est bien une

aide à la vie, mais réflexive, critique, sinon dénonciatrice. C'est pour cela d'ailleurs que, bien que je lui aie longtemps résisté, je suis très attaché à elle : la philosophie est, pour moi, une sorte de science ou, plutôt, d'art « suprême », car la clé d'une meilleure « situation » face au monde.

**M.-G. S. :** Voyez-vous une relation entre la littérature et la philosophie ?

**P.B. :** Les très grandes œuvres littéraires sont aussi, pour moi, des œuvres philosophiques, si ce n'est qu'elles pratiquent une autre sorte de philosophie que celles-ci. Cioran aimait à rappeler la phrase de Carnap selon laquelle « les métaphysiciens sont des musiciens sans talent musical ». On pourrait retourner et généraliser cette sentence en disant que les artistes (les grands) sont des métaphysiciens sans préoccupation métaphysique, du moins ouverte. Même s'ils ne commentent pas le monde - et, parfois, ils le font, comme Dostoïevski, qui est aussi un grand penseur politique -, le simple fait de le décrire de la façon la plus fine, authentique et profonde possible, sans en oublier ni les contradictions ni les impasses, est une action philosophique. La grande littérature est donc, pour moi, une école de pensée - la différence résidant dans le fait que, contrairement à la philosophie, elle laisse les choses à leur être ; elle les trie, mais, pour reprendre un terme du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein, elle les « montre » plus qu'elle ne les explique. Or, bien les montrer non seulement vaut mieux que mal les expliquer, mais permet aussi d'en rendre compte dans leur irréductible totalité.

**M.-G.S. :** Pour le public roumain, vous êtes, tout d'abord, l'auteur d'un livre essentiel pour la réception de Cioran en France et non seulement, *Cioran, L'hérétique*. Cette biographie spirituelle a suscité de longs débats en Roumanie aussi. À mon avis, vous avez été parmi les premiers (après Sylvie Jaudeau, *Cioran ou le dernier homme*, 1990 mais avant Alexandra Laignel-Lavastine, *Cioran, Eliade, Ionesco - L'oubli du fascisme*, 2002, ou les livres de Marta Petreu, probablement inaccessibles au public français) à essayer de

familiariser le public français avec cette figure étrangère, venue de Roumanie, dont la biographie et les écrits roumains n'étaient que partiellement, sinon totalement, inconnus. Je dois rappeler aux lecteurs que vous avez aussi coordonné le numéro du *Magazine littéraire* dédié à Cioran et, le plus important, vous avez, vous-même, fréquenté la mansarde du philosophe, en vous réjouissant de sa compagnie. Comment vous le rappelez-vous après plus de dix ans depuis la publication de votre livre-exégèse ?

**P.B.** : Cioran est l'une des trois ou quatre grandes rencontres de ma vie. Il fait partie, si j'ose m'exprimer ainsi, de ma « biographie ». C'est dire l'importance qu'il a pour moi. Ce que je garde aujourd'hui de lui ? Essentiellement une présence humaine, et *morale* avant tout - en incluant, je le précise, sa pensée et son style, qui ne font qu'un, dans ce que j'appelle sa « présence ». Au-delà de l'intérêt que je porte à ses idées et à son style d'une perfection parfois quasi-surhumaine, Cioran m'a montré et me montre encore une attitude qui, à mon sens, doit être, *ne peut qu'être* celle de la philosophie : l'indépendance radicale d'esprit, ce qui implique une certaine non-participation pratique au monde social, en particulier à sa partie « institutionnalisée ». Tout penseur digne de ce nom ou toute personne qui cherche à en devenir un doit accepter d'être, sur un versant de son existence, un « *outlaw* » ; et c'est ce que montrait Cioran. C'est la raison pour laquelle j'ai pris comme titre du livre que j'ai écrit sur lui celui de « L'Hérétique ». De fait, jusqu'à la fin, j'avais pensé le nommer « Le Grand Désenchanteur », mais cette expression n'est pas juste, car si Cioran désenchante le monde, il nous aide également à y trouver une place, et ce, en toute noblesse. Pour exprimer la même chose d'une autre façon, je dirai que c'est ce côté positif - positif dans le plus grand des pessimismes - que je garde de lui ou qu'il m'a permis de confirmer en moi. Je tire la même leçon de la vie et de l'œuvre de Wittgenstein, dont j'adore une des phrases les plus courtes et les plus fortes : « La soif d'honneur est la mort de la pensée ». Tout cela dessine une éthique de la pensée qui en fait, dans le même mouvement, une activité asociale et hypersociale, généreuse. De ces deux « modèles » - auxquels je pourrais rajouter ceux de Nietzsche et de Kierkegaard -,

je retiens une identique façon d'être qui est pour moi la seule manière authentique d'être (ou de vouloir être) un penseur *et* un artiste, un « penseur-artiste », et que je tente, à mon niveau, de suivre.

**M.-G. S. :** Quels étaient les sujets et les auteurs dont Cioran aimait parler avec vous ?

**P.B. :** Ce qu'il y avait de formidable chez Cioran - une chose que j'ai retrouvée chez Jean Starobinski, que je suis allé voir plusieurs fois à Genève -, c'est qu'il était suffisamment lui-même pour ne pas avoir à s'appesantir sur lui et à encombrer les autres avec son « œuvre ». Il avait « dépassé » presque absolument son ego - ce qui est très rare dans notre monde actuel et spécialement chez un Occidental. Avec lui, on parlait de tout, sauf de ses « idées » ou conceptions des choses. Il était très respectueux des autres, en même temps que très curieux de leur vie. Il réfléchissait assez sur la sienne pour éprouver le besoin de s'en extraire. Cela en faisait un interlocuteur délicieux, car on se sentait libre avec lui. On parlait avec lui à bâtons rompus, en changeant de sujet chaque fois qu'on le désirait. De même, Cioran ne s'obligeait jamais à parler de philosophie ou de philosophes. Il aimait les « cas » plus que les figures reconnues. Il avait de ce fait une prédilection pour les marginaux, mais qui n'en sont pas moins parfois de très grands auteurs. Je me souviens ainsi de longs échanges avec lui sur Mario Praz, le grand lettré italien du XXe siècle. J'en profite d'ailleurs pour relever que, dans le récent *Cahier de L'Herne* sur Cioran, une erreur de retranscription dans un entretien peut faire croire que je lui ai « fait découvrir » Praz. Il n'en est bien sûr rien : Cioran ne m'avait pas attendu pour apprécier l'auteur de *La Chair, la Mort et le Diable* et du *Goût Néoclassique*. La seule chose que j'ai peut-être faite, c'est l'initier à d'autres livres de Praz moins connus que ces derniers, comme sa formidable *Histoire de la décoration d'intérieur*.

**M.-G. S. :** Je sais que vous avez visité Sibiu et aussi Rasinari. Est-ce que vous trouvez que Cioran gardait encore quelque chose d'un « cioban » de chez nous ?

**P.B. :** Cioran était à la fois un homme extraordinairement cultivé et raffiné, et quelqu'un qui gardait le contact avec une sorte de sagesse simple, ancrée dans le Cosmos et la Terre. Il ne se payait jamais de mots, comme l'on dit en français : il disait les choses telles qu'il les voyait ou les ressentait, sans les gonfler, comme certains, qui cherchent à faire l'intéressant. De là, j'insiste à nouveau, la sensation de liberté qu'on éprouvait en sa présence. Jamais il ne cherchait à écraser son interlocuteur, il le laissait vivre comme il l'entendait. Ainsi que je l'ai rapporté dans mon livre, c'est d'ailleurs à la suite de la dernière et seule discussion un peu pénible que j'ai eue avec lui que j'ai appris qu'il était atteint de la maladie d'Alzheimer : elle lui avait ôté cette grande qualité, de distance avec soi, par respect du monde, qu'on appelle aussi l'humour. Même si je suis assez différent de lui sur ce point - j'ai tendance, moi, à exprimer cette distance par la provocation, ce qui fait qu'elle n'est pas toujours « lisible » pour les autres -, j'ai également beaucoup appris de Cioran sur ce point : le jour où je serai enkysté dans un sérieux morne et rigide, je m'inquiéterai pour ma santé...

**M.-G. S. :** Est-ce que vous considérez que l'élément socio-politique, le contexte idéologique jouent un rôle important dans l'œuvre de Cioran ? Ou de tout auteur ?

**P.B. :** Nous sommes tous les enfants de notre temps. Cette influence ne concerne pas seulement nos croyances « positives » ; elle s'insinue bien plus sûrement encore en nous *via* les questions que nous nous posons et la manière dont nous les formulons. Car chaque époque - et là réside son « esprit » - est avant une « structure de questions ». Prendre ses distances par rapport à tout cela est un travail difficile, jamais terminé, mais une nécessité, car, comme je l'ai dit, cela constitue pour moi un des objets majeurs, sinon l'objet par excellence, de la réflexion philosophique : introduire des degrés de liberté dans notre monde. Comme tout un chacun, Cioran a donc été influencé par le contexte socio-politique et idéologique de son temps. Cela n'explique pas seulement ses déclarations antisémites et pro-hitlériennes de jeunesse, qui, pour les premières, émanaient de préjugés ambiants, et, pour les

secondes, d'une mauvaise réponse à des interrogations légitimes, mais aussi certaines de ses positions ultérieures. Comme tous les vrais penseurs, Cioran a cherché à s'émanciper de ce poids. Pas plus qu'un autre, il n'y est totalement parvenu, mais plus que beaucoup... Dans ce travail critique de détachement par rapport à son époque, il y a donc des degrés. Je crois même qu'ils sont les indices de la plus ou moins grande « force » d'une philosophie. De ce point de vue, Nietzsche me semble exemplaire, quoique, comme l'a suggéré Whitehead, il soit resté tributaire d'un certain nombre de philosophèmes platoniciens - car s'opposer à Platon, c'est rester dans son cadre de questionnement et donc aussi de pensée. À côté de cela, il y a ceux qui essayent de frayer leur propre voie par un réexamen fondamental des choses, comme le premier Husserl, William James, Wittgenstein et Whitehead. Il est possible, pour cette raison, qu'ils soient les quatre grands « créateurs » de la philosophie du XXe siècle - Heidegger étant, de son côté, son plus puissant analyste. Pour résumer cette discussion, je dirai qu'il y a plusieurs façons d'être un philosophe. Celle de Cioran, je la classerai dans le champ d'une philosophie existentielle un peu atemporelle. Cela n'en fait pas un auteur de moindre intérêt, mais sans doute porteur de moins de développements féconds que les cinq noms que j'ai cités. Il ouvre moins de voies qu'eux, peut-être même n'en a-t-il ouverte aucune, mais son apport est ailleurs : celui, comme je le disais, d'une présence humaine et morale. C'est déjà énorme.

**M.-G. S. :** Est-ce que vous pensez que l'aphorisme était pour Cioran (et/ou l'est-il pour vous aussi, je pense surtout au *Manuel du Contemporain*) une forme de rupture du quotidien ?

**P.B. :** Il faudrait se garder d'enfermer la forme aphoristique dans une seule catégorie d'usage. Elle en a plusieurs ; et chaque écrivain qui la pratique en manie, en général, un certain nombre. J'ai discuté de cela dans mon livre sur Cioran, où j'ai tenté de recenser les diverses conceptions de l'aphorisme, en les associant à des termes précis : la « sentence », la « considération », la « fusée », l'« épigramme », etc. Je vous y renvoie, pour ne pas surcharger inutilement cet entretien. En ce qui me concerne, l'aphorisme a

pour moi le sens de l'éclairage particulier, tout à la fois éminemment subjectif et paradoxalement hyper-objectif, d'un problème. Les aphorismes ou plutôt les « développements » du *Manuel du Contemporain* sont comme des vérités qui se sont « imposées » à moi. Je me suis efforcé de ne jamais les chercher, de les laisser venir à moi. Ce sont des « éclairs de conscience » qui me sont apparus en quelque sorte « spontanément » à l'esprit, bien qu'on puisse, qu'on doive douter de ce caractère « spontané ». En fait, il s'agit plutôt de résumés poétiques (au sens de la connaissance poétique) de mon expérience de la vie, des choses. Bien des aphorismes de Cioran procèdent, me semble-t-il, d'une attitude similaire : Cioran lisait beaucoup, laissait les choses qu'il découvrait ainsi mûrir en lui, puis, un beau jour, il en sortait une formule. Je ne pense donc pas être, sur ce point, très original : la valeur de nombre d'aphorismes vient de ce caractère de vérités « naturelles », mais dont il faut savoir qu'elles ne correspondent qu'à un versant des choses. Elles se trouvent toujours entre la vérité et l'erreur ; et c'est cette ambiguïté qui fait leur beauté éventuelle.

**M.-G. S. :** Est-ce qu'écrire le *Manuel du contemporain* vous a forcé à parcourir tout un processus de conscience ? Est-ce que vous pensez que vos lecteurs sont prêts à procéder à un tel excursus ?

**P.B. :** Ce que je viens d'expliquer sur la façon dont j'ai écrit les « développements » du *Manuel* est une réponse indirecte à votre question. Je n'y ai pas parcouru, à proprement parler, un « processus de conscience », puisque celui-ci était en partie inconscient. J'ai seulement tenté de retranscrire fidèlement ce que le monde et la vie m'ont glissé à l'oreille. C'est d'ailleurs, pour cette raison, un livre dont j'ai presque oublié que je l'ai fait, puisqu'il s'est fait en quelque sorte tout seul, comme si je n'avais été que le scribe de quelque chose qui s'énonçait en moi à mon insu. Une fois encore, je ne crois pas être, sur ce point, très original : quand on écrit, il faut beaucoup travailler pour ne plus avoir l'impression d'écrire, et c'est ce qui échappe à ce processus de travail qui a de la valeur : quand on découvre quelque chose qu'on ne savait pas qu'on savait, qu'un « objet » s'impose à soi. C'est, au demeurant, ma façon de savoir

quand le travail est terminé : tant que ce genre d'événement n'arrive pas, je m'acharne pour qu'il se produise. Cela veut dire d'ailleurs que je ne me pose guère la seconde question que vous me posez, à savoir si les lecteurs sont prêts à procéder à la même expérience que moi. Non seulement je ne donne pas à ce que j'écris un statut de vérité mais de simple « proposition », mais, en outre, je me compte moi-même parmi mes lecteurs ; je suis, historiquement, le premier d'entre eux. Et, quand le livre finit par exister, je le laisse vivre sa vie. Il devient un objet extérieur à moi, dont je regarde toujours avec étonnement comment il se comporte.

**M.-G. S. :** Vous construisez fragmentairement tout un livre-débat philosophique, lucide et bien soutenu, sur une question qui devrait nous préoccuper tous : Est-ce que l'on arrive à comprendre son époque ou comment comprendre son époque ?, tout en abordant une série de thèmes incendiaires : l'individu (le point central de votre démarche philosophique et scripturale), le relativisme, les faux-semblants, la vérité, la démocratie, le « multiculturalisme ». Finalement, votre verdict sur l'individu n'a-t-il pas quelque chose du pessimisme cioranien, d'une philosophie de vie qui n'a plus rien d'unitaire, mais qui est issu du jeu des contradictions et des ambiguïtés : « Les seuls vrais individus susceptibles d'émerger dans cet univers clos et si faussement respectable ne sauraient plus être que des marginaux tragiques, qui se sont donné le luxe - car c'en est un, et suprême - d'être libres, en maniant alternativement la règle et l'anti-règle, le légal et l'illégal. L'Individu ou la dernière figure possible du Héros ? »

**P.B. :** Pour les raisons que je viens de suggérer, je ne suis pas le mieux placé pour comprendre ce que j'écris. Je sais bien sûr un certain nombre de choses à ce sujet; mais il appartient aux autres de me faire comprendre, par leurs réactions, une partie de ce que je pense sans savoir que je le pense. Je peux donner un exemple très concret de ce que je tente ici d'expliquer. *Esprit d'époque*, que j'ai écrit en 2002, se présente *a priori* comme une analyse critique du conformisme « naturel » de nos sociétés (c'est un des éléments du sous-titre) : une exploration du thème du *ZeitGeist*, qui revient à la

discussion sur l'ancrage de nos pensées et sensations dans les valeurs et les idéologies de notre temps. Or, plusieurs personnes y ont vu une réflexion sur la valeur de lien social du conformisme - soit l'inverse de ce que j'avais cru y mettre ! Mais est-ce réellement l'inverse ? Ou bien quelque chose que j'ai voulu aussi dire mais que, pour une raison ou une autre, je n'ai pas exprimé nommément ? Ou encore dont je n'ai pas su retranscrire le caractère ambivalent, chacune de ces deux thèses étant vraisemblablement, à égalité, la mienne ? Voilà des questions qui me font avancer. Car, si tel est le cas, cela veut dire que je dois continuer l'analyse : un nouvel espace de questionnement s'ouvre à moi. Il en va de même de la question de savoir si je suis optimiste ou pessimiste. On me présente souvent comme étant pessimiste, et on relie cela à Cioran. Mais quelle raison aurait-on d'être optimiste quand, tous les jours dans la presse, on apprend l'existence de mensonges, de dissimulations, sans parler des manipulations et des malversations des uns et des autres - ce qui est aussi le propre de l'existence humaine « normale »... En plus, moi, je reste convaincu qu'on peut mieux faire, je suis donc un optimiste ! En fait, toutes ces oppositions, pessimisme-optimisme, positif-négatif, etc., sont en grande partie fausses ; et j'ai peut-être la chance d'être complexe, mes proches me qualifient même parfois de « labyrinthique ». Écrire consiste peut-être, pour moi, à m'extraire de ce labyrinthe, pour en tirer quelque chose de clair, avant de m'y replonger tout à la fois avec horreur et délice...

**M.-G. S. :** De Cioran à Pigalle, un long chemin, non ? Comment choisissez-vous les sujets ou les thèmes de vos livres ? Pourquoi Pigalle ?

**P.S. :** Parmi les livres que j'ai écrits, il y en a dont j'ai l'impression d'avoir toujours su que je les écrirai : c'est le cas de mon premier essai sur le dandysme, *Morale du masque* (en 1990), du livre sur Cioran et d'*Esprit d'époque*. Il y a ainsi un certain nombre d'autres sujets dont je sais qu'un jour ou l'autre je les aborderai : je sais que j'écrirai un livre sur Wittgenstein, qui aura peut-être une forme à mi-chemin du roman et de l'essai ; j'ai commencé également, il y a

longtemps déjà, une fiction, qui raconte la transformation d'un homme face aux époques qu'il traverse : ce qu'on appelle classiquement un « roman de formation ». C'est un travail énorme, je ne suis pas sûr de le mener à bien, mais il en restera sûrement quelque chose, peut-être sous la forme d'une histoire des mentalités au travers de la musique dite « populaire », jazz, pop, rock, etc., sur laquelle j'ai beaucoup écrit jadis dans les journaux. Le *Manuel du Contemporain* est, en revanche, une déclinaison d'*Esprit d'époque* ; et le livre que je m'apprête à commencer, *Instructions pour demain*, sur ce qu'il y a lieu de changer dans notre conception de la philosophie pour qu'elle parle de notre monde, lui-même une déclinaison du *Manuel*. À côté de cela, le livre que j'ai publié en début d'année, *Kapital Kontrol*, est plus une « brochure », comme Jean Baudrillard, à qui j'ai été lié toute ma vie, en a écrit dans les années 70-80 : il y a un problème qui me paraît vital ; j'« intervins » sur lui. Depuis quelques mois, j'ai un autre projet de cet ordre, sur la situation politique née de la crise ; mais j'attends d'avoir un « point de chute » éditorial pour m'y mettre. *Pigalle*, là-dedans, c'est un hasard, mais logique. C'est un ami éditeur, qui avait des photographies exceptionnelles d'époque mais ne trouvait pas d'auteur pour le texte qui devait les accompagner, qui m'a proposé de le faire. J'ai réalisé un très gros travail de documentation sur le sujet : j'ai lu plus de 300 ouvrages, romans et livres d'histoire, et j'ai visionné une centaine de films de tout ordre, fictions et documentaires ! Cela correspond, en outre, à une fascination que j'éprouve depuis toujours pour la Ville - j'ai écrit dans le temps un certain nombre de portraits de villes et de quartiers pour *Le Monde*, et je connais assez bien les questions d'architecture et d'urbanisme -, ainsi que pour la vie marginale. J'ai passé beaucoup de temps à errer dans les rues, à Paris et ailleurs, et j'en connais assez bien la vie, que j'aime. C'en est au point que plusieurs personnes m'ont conseillé régulièrement dans mon existence d'écrire des romans noirs ! Je ne l'ai pas fait ; et il y a peu de chance que je m'y mette maintenant. Mais ce livre sur Pigalle m'a donné l'occasion d'aborder un champ qui est aussi le mien. J'avais beaucoup hésité à le faire. Or, *Pigalle, le roman noir de Paris* passe, aux yeux des connaisseurs,

d'ores et déjà pour un « classique ». Non seulement je ne regrette donc pas de l'avoir écrit, mais c'est peut-être en m'appuyant sur ce que j'ai appris grâce à lui que j'ai le plus de chance de pouvoir écrire la fiction dont je parlais tout à l'heure. Pour résumer, j'ai du travail devant moi pour vingt ans ! C'est peut-être ce qui me sauve de la dépression...

**M.-G. S. :** Dans une interview, vous parlez de la nécessité d'attaquer le sur-contrôle qui crée, dans la société française (ailleurs aussi, peut-être ?), une hiérarchie sociale et un pouvoir injuste et débile. Comment se présenterait, selon vous, la morphologie d'une hiérarchie sociale et politique juste ?

**P.B. :** Ce que j'appelle « sur-contrôle », en analogie avec cette « sur-répression » dont parle Marcuse dans *Eros et Civilisation*, c'est cette part de contrôle qui n'est pas nécessaire au maintien de nos sociétés - car toute société a besoin de contrôle -, qui se surajoute donc au contrôle inséparable du lien social. Ce sur-contrôle ne crée pas une hiérarchie sociale injuste, il reflète et solidifie, en tentant de la « naturaliser », une hiérarchie préexistante. Voilà pourquoi il faut s'attaquer à lui. Que peut bien en effet signifier la démocratie, si ce n'est un régime dans lequel chacun est le plus libre possible à l'intérieur du lien social ? La seule hiérarchie sociale et politique juste serait donc une hiérarchie sans cesse changeante, qui ne se reproduirait pas et laisserait à chacun la possibilité d'y participer et de l'influencer. La hiérarchie sociale actuelle est à l'opposé de tout ce que je viens d'énumérer : elle est, elle cherche à être définitive ; elle se reproduit sans cesse et a même un caractère de plus en plus héréditaire ; elle correspond enfin à un énorme gâchis humain, en ce qu'elle brime l'initiative de ceux qui n'ont pas pu (ou voulu) la rejoindre. Je crois même, qu'une des grandes dimensions de la crise actuelle, c'est cette faillite des classes dites « dirigeantes », mais qui n'ont, dans bien des cas, aucune vraie qualité, ni technique ni morale, et encore moins la conscience d'un intérêt supérieur collectif et à long terme. C'est ce qui me fait penser que cette crise ne sera surmontée que par une révolution politique qui, en raison de l'attachement de la classe dirigeante à ses avantages acquis, ne

pourra, je le crains, qu'être violente. À moins qu'apparaissent un ou des hommes politiques au sens le plus accompli de ce terme qui possèdent cet « art politique » de ce que le philosophe post-marxiste d'origine argentine Ernesto Laclau, auquel je suis assez lié, appelle l'« articulation », apte à leur faire relier des demandes sociales contradictoires pour forger une volonté collective démocratique d'avenir au prix d'un minimum de violence. J'ai bien peur hélas ! que ce soit là un vœu pieux, et que nos sociétés soient obligées d'en passer par de très dangereux intermédiaires.

**M.-G. S. :** Quel rôle devrait jouer, dans le débat public actuel, un intellectuel (un penseur) radical ?

**P.B. :** Étymologiquement, « radical » signifie « qui va à la racine des choses (ou des problèmes) ». En ce sens, tout penseur ne peut être que radical - autrement, il ne dépasse pas le statut de l'idéologue. Je précise que je n'ai rien contre les idéologues : pour moi, ce sont des sortes de « mécaniciens » du *statu quo*. Non seulement il en faut, mais nous avons tout intérêt à ce qu'ils soient les plus honnêtes et brillants possibles. Cela dit, ce ne sont pas des penseurs. Un penseur radical ou un penseur tout court se doit, lui, d'essayer sans cesse de sortir de la reproduction du *statu quo*. C'est, en ce sens, l'éternel empêchement de penser en rond. J'y ajouterai une dimension humaine et morale : tout penseur de cet ordre ne peut que combattre pour la liberté et se mettre du côté du faible contre le fort, en n'hésitant jamais à changer de camp lorsque l'équilibre des forces se modifie et renverse les phénomènes de domination. C'est ce que j'ai appelé, à deux reprises dans deux livres différents, la « politique de l'hérésie permanente ». La chose n'est pas simple à appliquer, d'autant qu'il faut se garder de toute opposition systématique, ce qui est toujours grotesque. Tout bien considéré, un penseur radical ou seulement authentique est celui qui jamais ne se domestique : la réalisation de cet « esprit libre » dont parlait Nietzsche.

**M.-G. S. :** Vous avez déclaré que, dans l'art actuel (cinéma compris), des héros anticonformistes destinés à compenser le

conformisme prédominant sont proposés pour des expériences par procuration. Quel serait votre modèle de « véritable rebelle » dans l'art ou dans l'action politique ?

**P.B. :** Dans *Kapital Kontrol* et dans une série de petites « pièces » humoristiques pour les journaux - je pratique aussi le genre de la satire sociale, qui m'amuse beaucoup -, je me suis élevé contre (ou gaussé de) ce que j'appelle les « faux révoltés », les rebelles marketisés, que la société prétend offrir à notre admiration. Ce que je soutiens à ce propos, c'est que ces rebelles spectaculaires (au sens de la « société du spectacle » de Debord) sont non seulement faux, mais qu'ils participent du contrôle que la société exerce sur nous : ce sont les succédanés et les dérivatifs d'une révolte qui disparaît. Le problème, c'est qu'il n'est pas simple, à partir de là, de savoir ce que seraient de « véritables rebelles », à l'opposé de ces rebelles-pour-rire. Il n'y a rien de pire que l'obligation à la révolte, et je rejette également une rébellion jusqu'au-boutiste, qui, en n'offrant aucune porte de sortie, en se complaisant dans une idée esthétique du néant, travaille en fin de compte au maintien du *statu quo*. C'est ce que je reproche à certains « héritiers » auto-proclamés des situationnistes. Enfin, je dénie le droit, à ceux qui se qualifient d'« anti-politiquement corrects », mais qui, de fait, respectent les grands tabous de notre société, de se présenter comme des rebelles. Je les méprise et les combats, car, sous couvert d'opposition, ils ne cherchent qu'à asseoir leur petit pouvoir médiocre. Que reste-t-il, dans ces conditions, comme espace d'une vraie révolte ? La plus grande authenticité humaine et ce que j'ai déjà appelé la pratique de « l'hérésie permanente ». Les véritables rebelles sont les êtres moralement et humainement « incorruptibles », tel Nietzsche ou, mieux encore, Wittgenstein.

**M.-G. S. :** Vous avez affirmé que vous seriez fier si une organisation de type ACLU apparaissait en France. Dans votre opinion, quelles devraient être les premières actions d'une telle société fondée en France ?

**P.B. :** J'ai dit en effet que je serais fier si ce que j'ai écrit dans mon dernier pamphlet pouvait mener à la création d'une ACLU (American

Civil Liberties Union) en France. J'ai même eu l'idée d'un appel en ce sens, que, pour des raisons d'opportunité, je n'ai pas lancé, alors que j'en ai écrit le texte. Quoi qu'il en soit, il faut bien voir ce qu'est ce genre d'association : aux États-Unis, c'est un rassemblement de personnes qui ne sont pas forcément « de gauche », mais qui entendent défendre certains principes fondamentaux. Or, je crois que s'il y a une valeur à sauver de l'Occident, c'est bien celle de la Liberté. Je conçois donc ce type d'association moins comme une organisation d'action - quoique, aux États-Unis, l'ACLU ait été la seule à s'élever contre le traitement indigne des détenus de Guantanamo -, que comme l'expression d'une permanence culturelle et morale. Bien que je ne sois pas du tout du genre « Occidental et fier de l'être » - je suis, au contraire, très attaché au maintien des différences culturelles -, j'ai un côté « vieille Europe », dont je n'ai pas honte, car on peut vouloir que tout change et que demeure pourtant un élan, et le défendre. Bref - et c'est sans doute une de mes contradictions majeures -, si je suis opposé à tout universalisme *a priori* et donc assez anti-platonicien, je reste néanmoins profondément attaché à l'idée européenne - grecque et chrétienne - de transcendance, d' « élévation ».